

tout le village, le destin avait eu un large choix. Les moyens ne manquaient pas pour la faire disparaître.

Mais Hiem était tellement insignifiante que le mauvais sort l'épargna. Il avait d'autres chats à fouetter. Au contraire, quand elle échappa à la noyade, il avait déjà fallu l'intervention de Bouddha. En ce temps-là, et depuis toujours, dans un pays où l'eau se confond avec la terre qu'elle nourrit, les noyades d'enfants sans surveillance étaient fréquentes. Et Hiem était tombée dans la rivière à l'âge de trois ans. Dérivant au fil de l'eau, ses cheveux noirs ondulant autour d'elle, elle n'essayait même pas de se débattre. Elle disait adieu à l'existence.

L'instant d'avant, échappant à la surveillance de sa mère, elle était grimpée sur le « pont de singe ». Elle allait, chancelante sur ses petits pieds nus, en se tenant des deux mains à la tige de bambou qui servait de rampe branlante. Au bruit que fit un oiseau, elle leva la tête, ne le vit pas, chercha tout autour d'elle et finit par poser le pied à côté de la passerelle. Elle s'enfonça dans la rivière boueuse, remonta un moment à la surface, se débattit en avalant l'eau qui étouffait ses pauvres appels. Le courant assez fort lui permit sans doute de rester une minute à la surface.

Près de la rive, un vieux pêcheur presbyte, tenaillé par une crampe à l'estomac, cherchait là on ne sait quelle sorte de fruit. Seul, rempli de tristesse et d'ennui, il crut distinguer un canard mort. La salive à la bouche, il s'empara d'une longue tige de bambou pour récupérer l'animal dans l'idée d'améliorer son ordinaire. Quand il s'aperçut que ce n'était qu'une petite fille, il fut bon joueur et s'employa à la réanimer. Pour cela, il la prit par les pieds, la renversa sur son épaule et se mit à courir dans tous les sens pour la débarasser de son eau. Au bout d'un moment, essoufflé et pensant qu'elle était bien vidée, il lui fit une caricature de bouche-à-bouche. Et elle revint à son existence de misère. Et heureusement, sinon on n'aurait jamais pu écrire un jour tout ce qu'elle a raconté.

Oui, parce que son histoire, c'était d'abord celle de tous ses semblables voués à l'éternelle pauvreté, aux salissures de la misère et de la méchanceté (c'est triste à dire, mais les pauvres, vous savez, sont souvent cruels), à l'abnégation et au renoncement. Mais chez elle, dans son cœur tout simple, il y avait une lumière qu'elle sut vite partager. Elle serait l'aînée des filles, la deuxième mère qui allait sacrifier son enfance et son adolescence pour porter ses frères et sœurs, jusqu'à oublier sa propre existence.

Et tout cela avec le sourire, parce que, sans le sourire, un service n'a pas tout à fait la même valeur. Un sourire, c'est service compris.

*

Pendant ce temps-là, poussé par le vent du progrès, le monde évoluait. Et ce ne fut pas toujours beau à voir. Autres temps, autres lieux, autres mœurs, autres civilisations surtout. Ici on se lamente pour des broutilles et on demande réparation à la terre entière, là on reçoit sur la tête toutes les catastrophes possibles, bombes et produits chimiques, on subit toutes les injustices les plus inacceptables, et on s'en sort, souriant et optimiste. C'est affaire de circonstances, de hasards historiques, où les peuples, qui confondent l'ambition avec la jalousie et la poésie avec la technique, s'entrechoquent et s'entre-déchirent.

On se défend comme on peut. Après la réunification, le Viet Nam n'avait guère d'autres solutions que de fermer ses frontières, en attendant la nécessaire décantation qui passa comme une douloureuse convalescence. Les esprits piégés à l'intérieur stopperent leur évolution pendant quelques années et le pays, faute de repères, se mit à piétiner. Comme un souffre-douleur, il se sentait seul au milieu de l'hostilité générale.

Le petit peuple, ignorant, subissait et faisait tout son possible

Les chagrins du Nam Bô

pour ne pas aggraver son cas. Il n'avait pas d'autre ambition que de vivre au jour le jour, râlant parfois, mais si faiblement, si timidement qu'on pouvait faire semblant de ne pas l'entendre.

Ainsi vécurent Hiem, sa famille, ses amis, et Minh Thanh, son village. Ils découvrirent un jour qu'il y avait plus malheureux qu'eux, que des gens n'avaient encore pas la paix, pas d'accès au savoir et même pas de canalisations pour leur apporter de l'eau et pour l'évacuer. Alors, ils furent heureux a contrario.

Cela leur faisait une belle jambe.

LE DESTIN DE LARBI

Tuan avait promis à son père de passer voir Larbi. Tout avait commencé lors d'une discussion où Ba Tuc reprochait à son fils son indécision.

— Tu ne changeras jamais. Sais-tu au moins ce que tu veux ? On dirait que tu laisses tout le temps les événements décider pour toi.

— Eh bien justement, ils ont trop bien décidé pour moi...

— Tu as signé. Maintenant tu ne peux plus revenir en arrière. Tu aurais dû m'écouter quand je t'ai conseillé de partir. Peut-être que maintenant tu serais en France ou aux États-Unis en train de faire des études de médecine.

— Après coup, c'est facile à dire...

— Moi, je connais quelqu'un qui pourrait éclairer ta lanterne.

— Comme les amis de Trinh ?

— Ah non ! Ta sœur est en train de faire une grosse bêtise. Et on ne peut rien lui dire ! Elle se fâche tout de suite. J'ai eu les deux extrêmes, finalement. J'espère qu'elle va vite se rendre compte de son erreur.

Tuan ne savait plus où il en était. Il remuait sans cesse dans sa tête des doutes et des pensées contradictoires, avec l'impression d'être un pion sur un jeu d'échecs chinois. Peut-être que Larbi, qui n'était pas concerné et avait le privilège de l'expérience, allait le conseiller.

Il s'approcha de la maison, un simple cube de briques creuses

Les chagrins du Nam Bô

que le vieux avait maçonné tout seul et couvert de feuilles de palmier. Devant, une grille rouillée tenait encore debout. Les ouvertures étaient toutes protégées par des barreaux, rouillés eux aussi. Dans la cour, où il n'y avait pas un brin d'herbe, de vieilles noix de coco finissaient de sécher au soleil.

Une marmaille crasseuse et une vieille édentée, tous silencieux, le regardaient s'avancer, un peu hésitant, ne sachant pas trop comment se présenter. Les poules se sauvèrent de tous les côtés et un chien pelé, les yeux blancs de cataracte, aboya sans conviction de sa voix cassée. Le vieux, squelettique, en short et maillot de corps tachés, était assis sur un banc devant une table noircie et branlante. Penché en avant, il regarda Tuan avec ses yeux jaunes et larmoyants et se redressa d'un coup, un peu comme si on l'avait pris en faute.

— Bonjour. Excusez-moi de vous déranger. C'est moi Tuan, le fils de Ba Tuc. Je suis venu discuter un peu avec vous, si vous voulez bien.

— Bonjour. Le Seigneur soit avec toi. Assieds-toi, s'il te plaît.

— C'est très gentil de me recevoir...

— Tu as bien changé... excuse-moi, mais je n'ai pas de caoua. C'est trop cher pour moi. Et puis, je t'attendais pas.

Et il lui servit du thé dans un verre sale qu'il avait rincé devant lui avec une petite quantité du breuvage. La femme lui apporta une boîte de sucre en poudre agglutiné et parcouru par des fourmis minuscules. Il se servit largement pendant qu'elle se retirait avec des courbettes. Elle n'avait pas cessé d'observer Tuan à la dérobée, d'un air méchant et suspicieux.

— Elle est maigre, hein ? Les Marocaines, elles sont plus grasses.

— Elles doivent manger autre chose que du riz et des liserons d'eau...

— « Schrob » !

— Santé !

Et la conversation, très longue, allait commencer. Larbi avait oublié beaucoup de mots français, la seule langue qu'ils avaient en commun, mais ils réapparurent petit à petit. Il les remplaçait au petit bonheur par des mots arabes ou vietnamiens, ce qui rendait son récit d'autant plus difficile à comprendre qu'il bavait en parlant. Mais Tuan, qu'il appelait « tifi », ou quelque chose comme ça, put en réunir quelques bribes qui, pour un esprit tourmenté comme le sien, étaient d'un intérêt inestimable.

— Voilà, je suis venu vous voir parce que je ne sais pas quoi faire...

— Tu es assez grand, pourtant ! ironisa le vieux.

— Je crois que vous ne m'avez pas compris...

— Tu veux dire que tu ne sais pas à quel camp tu appartiens, c'est ça ? T'es pas le premier, tu sais !

— Oui. Si je n'avais pas eu peur de ruiner mes parents, j'aurais pu partir en France pour faire des études, et je ne me serais jamais posé la question. Pour tout vous dire, je trouve ça idiot de se battre entre Vietnamiens, de voir qu'on peut tuer son cousin ou son frère, peut-être pour rien, pour une erreur de jugement au départ. En tout cas, je n'ai pas choisi d'être soldat.

— Dans la vie, c'est rare qu'on te demande de choisir... et d'abord, pourquoi ils t'ont recruté ? T'étais étudiant, pourtant !

— Ils n'ont pas voulu le reconnaître...

— Ouais, ça doit être à cause de ton père. Ici, on n'aime pas ceux qui ont fricoté avec les Français. Et puis ton père, il est bien gentil, mais avec sa manie de la loyauté, il a toujours tout fait à l'envers. Il n'a même pas eu l'idée de faire semblant d'être content quand ses patrons sont partis. Bon alors, pourquoi c'est à moi que tu demandes conseil ? Parce que je suis étranger ?

— C'est surtout parce que je sais qu'un jour vous avez changé de camp.

Les chagrins du Nam Bô

— Déserté, tu veux dire ? C'est ton père qui t'a dit ça ? C'est un type bien, ton père, tu sais, sincère et tout, même si lui, il a toujours choisi d'aider les Français. Il a mis beaucoup de temps avant de me comprendre.

— Vous n'avez jamais regretté ?

— Ah non !

— Pourquoi avez-vous... déserté ?

— C'est un peu long à raconter... je peux pas te dire ça en deux mots. Il faudra avoir la patience de m'écouter.

— Mais dites quand même...

Alors Larbi se racla la gorge, prit le temps de réfléchir, cracha par terre, reprit son souffle et commença son récit :

« On était en 48, l'année de mes trente ans d'après mon livret militaire. Je crois que c'était au mois de mai. C'est là que j'ai vraiment commencé à réfléchir, à cause d'une pauvre fille qui était drôlement courageuse.

Attends ! Je te raconte depuis le début. Mon chef depuis toujours, le sergent Siméoni, observait à la jumelle les alentours d'un village et ne voyait pas le groupe de Le Gall, un autre chef. Mais c'était bien, parce que comme ça il était sûr que son subordonné était bien caché. Il devait être déjà planqué, avec ses hommes, dans la bamboueraie d'en face. Le raid s'annonçait bien. Par précaution, Siméoni avait séparé sa section en deux groupes, pour couper la retraite aux Vietminhs. Ils avaient le don de filer dès qu'on arrivait, ceux-là, et on trouvait plus que des bonnes femmes, les plus moches, des gamins qui chialaient et quelques vieux gâteaux.

Les renseignements étaient forcément bons puisqu'ils venaient de plus haut. Enfin, en principe, parce que personne devait savoir comment ils avaient été obtenus. Est-ce qu'on pouvait vraiment